

Radio-Canada présente...

Robert-Claude Bérubé

Number 71, January 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R.-C. (1973). Review of [Radio-Canada présente...]. *Séquences*, (71), 42–45.

RADIO-CANADA

présente . . .

Robert-Claude Bérubé

LA FUREUR DE VIVRE

de Nicholas Ray

le dimanche 21 janvier à 23 h 30

C'est le film qui a le plus contribué à faire entrer son réalisateur Nicholas Ray au panthéon des auteurs selon la politique des *Cahiers du Cinéma*, quitte à ce que les critiques se battent les flancs par la suite à trouver des raisons pour lui conserver cette place. Film sur le mal de la jeunesse, il eut l'insigne avantage de profiter de la présence incandescente d'une étoile filante, James Dean, mort avant même le lancement des trois films importants où il avait joué (les autres sont *East of Eden* et *Giant*). C'est de *la Fureur de vivre* qu'est parti le culte de James Dean, car toute une génération a cru se reconnaître



dans cet adolescent tourmenté, incompris par ses parents, en lutte avec son milieu, capable à la fois de violence et de tendresse. Le réalisateur a su mettre en valeur ce jeu fébrile dans une série d'affrontements coupés de scènes où s'inscrivent des envolées poétiques. Basé sur un travail sociologique, c'est là un film qui témoigne de son époque en même temps qu'il fait sentir ce qu'il y a d'intemporel dans le perpétuel conflit des générations.

RENDEZ-VOUS A BRAY

d'André Delvaux

le dimanche 28 janvier à 23 h 30

Peu de temps après sa présentation dans les salles, le beau film d'André Delvaux paraît à la télévision. C'est dire que son succès populaire n'a pas été grand en dépit d'un accueil enthousiaste de la critique. Il faut avouer que c'est un film qui déconcerte par son style même qui, sans être hermétique, joue volontiers du mystère des êtres et des choses. La longue attente d'un musicien qui a rendez-vous avec un ami dans une maison près du front, les bribes de souvenirs qui remontent à sa mémoire, les relations étranges mi-oniriques, mi-réalistes qu'il établit avec la mystérieuse jeune femme (on ne saura



jamais son nom, ni quelle est sa fonction) qui l'accueille, tout cela compose un climat qui a de quoi surprendre le spectateur habitué à une intrigue bien menée, à des personnages solidement campés. Mais pour celui qui consent à se laisser porter par les images dans un univers particulier où la musique a une large part d'influence, le film réserve un enchantement non pareil. On connaît le goût de Delvaux pour les sujets quelque peu énigmatiques et son art pour en exprimer toute la beauté latente; cela s'exprime ici à merveille et le jeu des interprètes, sobre et grave, s'accorde au climat d'ensemble.

LA SALAMANDRE

d'Alain Tanner

le dimanche 11 février à 23 h 30



L'auteur de *Charles mort ou vif* continue sa dissection à vif de la société suisse dont il présente dans ses films le côté pile, fort éloigné des couleurs radieuses des affichettes ou dépliants touristiques. (Il prend d'ailleurs la peine de souligner, au générique, que son film a été réalisé en couleurs noires et blanches.) On suit donc l'enquête farfelue menée par deux écrivains sur un fait divers dont ils veulent faire la base d'un film pour la télévision. Alors que l'un d'eux commence par imaginer des hypothèses explicatives du geste posé par une fille qui a tiré sur son oncle, l'autre s'efforce de retrouver la personne en cause et

d'obtenir d'elle les détails voulus. C'est une étrange fille, cette Rosemonde, pleine de contradictions, spontanée et originale, qui s'essaie à toutes sortes d'emplois sans y prendre goût; elle fascine le scénariste d'occasion qui n'arrive plus à savoir comment orienter son intrigue. Ce jeu de vérités et de contre-vérités, Tanner le mène avec un mélange de sérieux et d'ironie tant dans la mise en scène des personnages que dans le portrait en filigrane du contexte où ils s'agitent. Il fait toujours plaisir de voir le travail d'un cinéaste qui montre de l'intelligence et de la subtilité; c'est le cas ici.

UN ETE CAPRICIEUX

de Jiri Menzel

le dimanche 18 février à 23 h 30

Or donc, il y eut, en ce temps-là, un curieux printemps dans le cinéma tchécoslovaque : les cigales s'étaient mises à chanter de petits airs satiriques, au ton très particulier, des cigales qui avaient nom Forman, Passer ou Nemek. Mais ce fut un printemps capricieux, i.e. soumis aux caprices du pouvoir, et, le chant des cigales eut une fin. Quand Jiri Menzel réalisa *Un été capricieux*, en 1967, savait-il que son film prendrait l'allure d'une

allégorie aussi actuelle ? Il y présente des artistes, des saltimbanques venant troubler la placidité d'un village et notamment de trois camarades représentant l'armée, le peuple et l'Eglise. Chacun des trois bonshommes est sensible à la beauté gracile de la jeune assistante du funambule (rôle interprété par Menzel lui-même), chacun lui fait un brin de cour et se voit ridiculisé par les conséquences de son empressement. Le tableau est établi tout en nuances avec, ici et là, des échappées poétiques ou des pointes satiriques. L'élan, même un peu gauche, des acrobates opposé à la bonhomie terre à terre des villageois, cela effectue un contraste efficace. La chronique est amère, l'auteur ne semble jamais pressé de placer ses effets et pourtant le résultat forme un ensemble non seulement plaisant mais fort significatif.

FALSTAFF

le dimanche 11 mars à 23 h 30

d'Orson Welles



SÉQUENCES 71

Orson Welles avait déjà porté à l'écran deux pièces de Shakespeare quand il eut l'idée d'un traitement un peu plus original de l'oeuvre du grand Will. Il choisit, dans quelques drames historiques, les passages où paraît un personnage tonitruant et hâbleur, rubicond et ventripotent, le sieur Falstaff, compagnon des fredaines du jeune prince Hal, futur Henri V d'Angleterre. Cet assemblage, à première vue arbitraire, prend pourtant une signification précise lorsque le personnage voit ses illusions s'effondrer lors de l'accession au trône de son ami. Le grand Welles, en dépit de conditions de tournage

difficiles, (le film est une co-production hispano-suisse) a su assurer au film cohésion et sens en même temps qu'il lui assurait une mise en images d'une richesse fascinante. C'est là la dernière oeuvre achevée de son auteur, si l'on ne compte pas un film de moyen métrage réalisé pour la télévision en 1968. Devant un flot d'images aussi magnifiques, devant une direction d'acteurs aussi magistrale, devant un montage aussi contrôlé, on reste étonné qu'un cinéaste de cette trempe ait autant de difficultés à se trouver les fonds voulus pour tourner les projets dont il est riche.

L'ESCALIER INTERDIT

De Robert Mulligan

le jeudi 29 mars à 20 h 30

Up the Down Staircase disait ironiquement le titre original de ce film américain sur les problèmes de l'éducation, faisant allusion à un incident caractéristique où l'héroïne se fait tancer par un de ses collègues : "Vous rendez-vous compte, mademoiselle, que vous êtes en train de monter un escalier réservé à la descente". C'est, en effet, une lutte à contre-courant que présente cette oeuvre tirée d'un livre écrit par une institutrice, d'après sa propre expérience. Mulligan l'a traitée dans un style proche du néo-réalisme, recrutant les interprètes dans les quartiers mêmes décrits par le film. Si la protagoniste est une vedette maintenant connue, Sandy Dennis, elle ne l'était guère à l'époque, sauf par les amateurs de théâtre, et on ne s'était pas habitué à ses tics nerveux déguisant par moments sa sincérité. Dans ce rôle d'une



jeune institutrice fraîchement émoulue des cours de pédagogie et lancée à corps perdu dans une lutte inégale avec les enfants intellectuellement handicapés d'un milieu difficile, elle se montre à la hauteur, alternant pétulance et découragement, maladresse compréhensible et sain entêtement. Pas d'exagération morbide ici comme dans *Blackboard Jungle*, non plus que de solutions-miracles à la *To Sir with Love*, rien qu'un constat lucide et courageux de l'état déplorable de bon nombre d'écoles publiques et de la désespérance latente guettant les enseignants condamnés à travailler dans de telles conditions.